

## LETTRE 13

*Dès que saint Paulin eus appris que le sénateur Pammaque, son ami, avait perdu sa femme, il en fut touché d'une vive douleur, et ne pouvant aller le trouver pour le consoler à cause des rigueurs de l'hiver, et de ses faiblesses, il lui écrivit cette lettre, où il loue d'abord les larmes de tendresse qu'il avait versées sur la mort de son épouse, et ensuite les grandes aumônes qu'il avait faites pour le soulagement et le salut de son âme.*

Paulin évêque, au très illustre Pammarque, <sup>1</sup> son cher frère en notre Seigneur.

Comme jusqu'à présent l'humilité m'a fait observer un silence respectueux à votre égard, la charité m'oblige maintenant de vous parler. Car ayant appris depuis peu de jours avec autant d'étonnement, que de déplaisir, par les lettres de notre cher ami l'Evêque Olympius, mon saint confrère, la nouvelle de votre extrême affliction, quand même l'amitié ne me porterais pas à vous témoigner la part que je prends à votre douleur, la charité de Jésus Christ notre Seigneur, et notre Dieu, qui nous joint ensemble dans lui, et par lui, comme les membres d'un même corps, m'obligerait à vous faire connaître combien votre tristesse m'est sensible. Car le même Seigneur, notre Dieu, qui est le Maître de la vie, et le docteur de la piété, nous enseigne par la bouche de cet apôtre qu'il appelle son vase d'élection, *de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, et de pleurer avec ceux qui pleurent*, (Rom 12,15) de compatir aux souffrances de notre prochain, et de nous aider les uns les autres à porter le poids de nos afflictions afin de fortifier notre foi par des consolations mutuelles, et de soulager en quelque forte la tristesse, et rabattement de nos coeurs dans les événements fâcheux qui nous arrivent.

Cet office de charité est si agréable à Dieu, qu'il compare la grandeur de la récompense qu'il en promet, à l'étendue, et à la magnificence d'une grande ville, en disant par la bouche du sage, que *le frère qui assiste son frère deviendra célèbre comme une ville fameuse*; (Pro 18,19) que la consolation qu'il donnera à ce frère affligé, servira comme d'un puissant rempart à son âme qui combat contre la tristesse, et comme d'un mur impénétrable, pour ne pas succomber à la violence de sa douleur.

Vous m'accuserez peut-être de négligence et vous croirez sans doute que je ne suis point excusable d'avoir tant différé à vous donner ce charitable secours; mais je vous prie d'être persuadé que je vous ai écrit aussitôt que j'ai su cette triste nouvelle, et que si j'ai été si longtemps à l'apprendre, ce n'est qu'à cause de notre grand éloignement, et de mon genre de vie. Car je suis ici dans la retraite, ou je ne vois que rarement quelque passant, et je ne demande guère de nouvelles, même de ceux qui font nos frères en Jésus Christ, si ce n'est à mes meilleurs amis.

Cependant comme je pense souvent à vous, et que je vous entretiens spirituellement, même dans mon silence, je n'ai pas voulu manquer, dès que j'en ai trouvé l'occasion, à vous découvrir dans mes lettres l'affection que je conserve pour vous dans le secret de mon cœur, et de rendre visite, de la manière que je le pouvois; à une personne si sainte, et qui m'est si chère. Mais ne le pouvant faire de corps, et d'esprit tout ensemble, parce que mes infirmités continuelles ne me permettent pas d'entreprendre de grands voyages durant Hiver, l'esprit est plus prompt, et plus dégagé, s'est envolé vers vous par la ferveur de les désirs, afin que mon corps ne pouvant vous embrasser, je vous embrasse au moins de coeur et d'esprit.

J'ai donc couru vers vous (mon très-cher, et très illustre frère) dans la soif ardente de mes désirs, et si vous me considérez avec autant d'attention que je vous considère, vous connaîtrez que je suis tout entier auprès de vous. Car s'il est vrai que c'est proprement par les puissances de l'âme que nous voyons, et que nous entendons les choses; il est certain que vous étant présent d'esprit, je suis avec vous par la principale partie de moi-même; et que de plus il est constant que si nos corps sont dans un lieu, et que notre esprit se porte ailleurs, on peut dire que nous n'y sommes pas véritablement présents, parce que l'esprit n'y étant pas, il n'y a qu'une apparence extérieure, et une vaine image de ce que nous sommes.

C'est pourquoi j'ai crû ne pouvoir vous donner une marque plus certaine de la sincérité de mon amitié, et qui fut plus digne de l'excellence de notre foi, qu'en vous rendant visite plutôt par

---

<sup>1</sup> Pammaque était un seigneur romain de l'ordre des Sénateurs, qui fut autant illustre par sa science, et sa vertu dès sa jeunesse, que par l'éclat de sa naissance, et la gloire de ses ancêtres.

esprit, que par une présence corporelle. Faites-moi, je vous prie, la même grâce; et lorsque vous lirez cette lettre des yeux du corps, regardez-moi des yeux de l'esprit, comme si j'étais auprès de vous; persuadez-vous que je vous parle, que je mêle mes soupirs avec les vôtres, et que je vous témoigne que votre douleur ne m'est pas moins sensible qu'à vous-même : ou plutôt, qu'étant charmé de votre admirable constance, je me réjouis de l'espérance si ferme que vous donne votre foi. Car vous savez que la parole de l'homme est comme un miroir fidèle de son âme : Et l'Evangile nous apprend que *la bouche parle de l'abondance du coeur; et que le trésor du coeur se découvre par la parole.* (Mt 11,34 et Luc 6,45)

Recevez donc, je vous prie, l'épanchement que je vous fais de mon coeur dans cette lettre, avec la même vérité, qui nous rend fermes dans l'esprit du Seigneur, et ne mesurez pas notre amitié par le temps; car elle ne doit pas être semblable à celle des personnes du siècle, qui s'aiment plutôt par la vue de quelque intérêt, que par une tendresse, et une sincérité de coeur. Mais comme notre amitié est toute spirituelle, et que Dieu en est l'Auteur elle subsiste par la secrète liaison de nos coeurs, et par la communication invisible de nos esprits. Ce qui fait que pour se fortifier y et devenir plus fervente, elle n'a pas besoin, ni de la fuite des temps, ni de preuves sensibles, car comme elle est fille de la vérité, elle a été parfaite dès sa naissance; parce qu'elle est comme un grand ruisseau, qui est sorti d'abord avec plénitude de la source abondante de Jésus Christ.

C'est avec cette sainte amitié que je vous embrasse; c'est par elle que je vous honore comme un des membres de Jésus Christ; et c'est elle qui fait que je vous aime comme un autre moi-même. Car comment n'aurions-nous pas un même esprit, puisque nous n'avons qu'une même foi ? Comment n'aurions nous, pas une même foi, puisque nous n'avons qu'un même Dieu ? Et comment nos coeurs ne seraient-ils pas sensibles aux afflictions des uns des autres, puisque nous ne sommes qu'un même corps par la même créance qui nous unit ?

Je vous proteste, mon cher frère, que je ne mens point, et que je vous écris une pure vérité, en vous assurant que quand je me représente les agitations de votre coeur, je sens, que le mien s'émeut, que mes soupirs se joignent aux vôtres; et que comme nous sommes les membres d'un même corps, je puis pénétrer de la même douleur qu'une si grande blessure vous s'en souffrir.

Néanmoins la généreuse constance que la prudence, et la foi vous inspirent, ne me donne pas moins de consolation, que votre peine me cause de tristesse, et je vous avoue que j'ai même douté quelque temps, si je ne devais pas plutôt me réjouir avec vous de la fermeté de votre constance, et de la générosité de votre foi, que de vous témoigner la sincérité de mon amitié par la part que je prends à votre affliction. Car en même temps que j'ai appris que Dieu avait appelé à lui Pauline, votre chère épouse, et ma sainte soeur, j'ai vu les marques d'une piété véritablement chrétienne que vous avez fait paraître en cette funeste occasion. Celui par qui je vous écris, m'a dit avec quelle prudence vous aviez rendu les derniers devoirs à cette illustre défunte, et qu'en faisant voir par vos larmes combien sa perte vous était sensible, ainsi que font ordinairement les bons maris à la mort de leurs femmes, vous n'aviez pas imité la vanité de ceux qui n'ont pas la même espérance que vous, en lui faisant de magnifiques, et de pompeuses funérailles; mais que vous aviez fait de grandes aumônes, pour lui donner par ces oeuvres de charité les secours qui lui peuvent être salutaires. Ainsi par une judicieuse conduite, vous avez premièrement rendu à celle qui vous était si chère les derniers devoirs de la piété chrétienne, et puis vous avez honoré sa pompe funèbre de l'abondance de vos larmes, et des marques religieuses de votre charité.

C'est par cette action de piété que je veux commencer de faire votre éloge, puisque l'Écriture nous apprend que cette conduite est très agréable à Dieu, lors qu'elle dit par la bouche du sage : *Mon fils, versez, des larmes sur celui qui est mort; pleurez-le par la vive douleur que vous ressentez de sa perte, et ne négligez pas ce qui regarde sa sépulture.* (Ec 38,16) Les saints patriarches nous ont aussi donné l'exemple de ce devoir : car Abraham, qui est le père de notre foi, a pleuré la mort de Sara son épouse, qui est la mère de notre vocation; non qu'il manquât d'espérance de la revoir un jour, mais parce qu'il avait regret de ce qu'elle l'avait précédé. Car comment aurait-il pu douter de la vérité de la Résurrection, lui qui était le père de la foi, et le premier à qui les divines promesses avoient été faites ? Mais sa piété le portant à avoir soin de la sépulture du corps de son épouse, pour lui procurer le repos de l'âme, il acheta un champ pour y dresser un tombeau, et y ensevelir honorablement celle qu'il avait perdue.

Ce saint homme nous apprend par cette action de piété ce que nous devons faire en de semblables occasions; puisque lui, qui pour obéir aux ordres de Dieu, avait quitté le pays de sa

naissance, et qui n'avait jamais eu aucunes possessions dans les lieux par où il avait passé, vivant par tout comme un pèlerin, voulut néanmoins acheter un champ pour y dresser un tombeau; parce qu'il considérait cette acquisition, non comme un héritage temporel, qui pût flatter la cupidité des vivants, mais, comme un lieu destiné au repos des défunts.

Jacob rendit les mêmes devoirs à sa bien-aimée Rachel, qu'il avait si longtemps désirée. Il la fit ensevelir dans un magnifique tombeau, qu'il orna d'un célèbre épitaphe, afin de soulager sa douleur par les marques de sa piété, et pour apprendre à la postérité qu'il avait rendu ce qu'il devait à la mémoire de cette illustre défunte.

On pourrait aussi dire qu'il fit cette inscription par esprit de prophétie, pour signifier que la Loi de Moïse finirait à la naissance de l'Évangile; parce que cette sainte femme, qui a été la figure de l'Église durant sa vie, a figuré la Synagogue en la mort; puis qu'elle est accouchée d'un enfant de douleur, au même lieu où la Saint Vierge devait faire finir l'ancienne Loi, en enfantant Jésus Christ, qui a été la fin de la Loi.

Tobie nous enseigne aussi par son exemple que ce devoir de charité, que l'on rend aux morts, contribue beaucoup à notre sanctification, puisque nous lisons qu'il fut justifié par la grâce du Seigneur, et loué par un de ses anges, en considération de ce charitable emploi, *qui lui fit quitter son repas pour ensevelir un mort.* (Tob 12,11) Ce saint homme préféra la nourriture de son âme à celle de son corps; et il aima mieux souffrir une faim corporelle, qu'une spirituelle, pour nous apprendre à ne point aimer les viandes qui ne nourrissent que la chair, mais à rechercher avec une sainte avidité celles qui peuvent rassasier notre âme.

Il est donc vrai que le soin d'ensevelir les morts est un acte de religion; que les larmes de charité qu'Abraham notre père répandit aux funérailles de Sara, la mère de la promesse, étaient très justes; que celles que la piété fit verser à Joseph à la mort de son père, étaient très louables; et qu'enfin les larmes de prières dont David arrosait *son lit toutes les nuits*, (Ps 6,7) étaient très agréables à Dieu. Mais pourquoi faire l'éloge des larmes des hommes mortels, puisque l'Évangile nous apprend que Jésus Christ même, ce Dieu immortel, en répandit à la mort de son ami le Lazare et qu'il a bien voulu en se faisant homme, prendre nos faiblesses, pour pouvoir par un sentiment d'humanité, pleurer celui qu'il devait ressusciter par sa puissance divine ?

L'on pourrait aussi dire que cet adorable Sauveur ayant considéré tout le genre humain en la personne d'un seul homme, il a voulu déplorer les misères de notre condition par un excès de miséricorde, et effacer l'impureté de nos péchés par la sainteté de ses larmes.

J'ai donc raison de vous dire, mon très cher frère, que vos larmes sont très louables, et très saintes, puisque vous ne les avez versées que par un même sentiment de piété; et que si vous avez pleuré cette vertueuse compagne, si digne de la pureté de votre chaste mariage, ce n'a point été que le défaut de votre foi vous ait fait douter de sa résurrection; mais c'est la charité, et la tendresse de votre sainte amitié qui vous a fait regretter sa perte. Car comme *la femme qui se rend agréable à son mari, fait sa gloire, et ses délices, quand il la possède*, (Pro 12,16) elle lui cause aussi un juste regret, lors qu'elle le précède par sa mort.

Mais ce qui doit vous consoler, c'est que la vôtre ne fera pas moins votre couronne, après sa mort, qu'elle l'a été durant sa vie. Sa lumière ne s'éteindra jamais, parce qu'elle a employé ses mains à des ouvrages très utiles. Élie a toujours parlé avec prudence; et en procurants en toutes choses l'avantage de son mari, elle vous a couronné de gloire et d'honneur durant sa vie, afin de trouver avec vous une gloire, et une félicité éternelle. C'est pourquoi elle mérite bien que vous lui donniez des larmes; mais elle ne désire pas que vous la pleuriez avec excès. Elle veut bien que vous ayez un grand désir de la revoir; mais elle ne veut pas que vous ayez une douleur inconsolable de son absence. Car si le souvenir de la sainte vie de ceux qui nous précèdent, nous donne de l'affliction, selon ce qui est écrit, que *la mort du Juste cause du regret*; (Sag 4,1) l'assurance de l'immortalité, dont l'Écriture honore la mort du juste, doit donner une grande consolation à celui qui est véritablement fidèle.

Il ne faut pas aussi, mon très saint, et très cher frère, que la considération de ce qu'elle vous a précédé, augmente votre douleur; cette pensée doit plutôt la diminuer, puisque l'Écriture nous apprend que le juste qui est prévenu d'une mort avancée, trouvera du rafraîchissement et du repos. En afin que vous ne croyiez pas qu'elle est morte trop jeune, la même Sagesse divine vous assure au même endroit qu'elle était déjà fort âgée, *parce que ce qui fait une vénérable vieillesse n'est pas la longueur de la vie, ni le grand nombre des années; mais la sagesse de l'homme fait sa véritable vieillesse*, et la pureté de sa vie fait la longue durée de ses années.

Réjouissez-vous donc, et trouvez bon que je me réjouisse avec vous de ce que Dieu, par une juste conduite, a retiré du monde votre sainte épouse dans la parfaite maturité; car quoi qu'elle fût encore dans la fleur de son âge, néanmoins l'on peut dire qu'elle était comme blanchie de vieillesse par la pureté de ses moeurs, et que les grandes versus qui semblent n'être que le partage d'un âge avancé, paraissaient avec éclat dans sa jeunesse. Ainsi les raisons, qui en apparence devraient aigrir votre douleur, sont les mêmes qui doivent beaucoup l'adoucir; puisque le bonheur d'avoir eu une femme si parfaite, est préférable au malheur de ne l'avoir plus; car d'avoir perdu une femme mortelle, c'est une disgrâce qui vous est commune avec un grand nombre de maris; mais d'en avoir possédé une si vertueuse, et si sainte, c'est ce que peu de maris ont de commun avec vous.

Cela fait que je ne m'étonne plus de ce qu'elle ait si peu demeurée dans le monde, et que Jésus Christ l'ait sitôt élevée au ciel; car nous pouvons dire d'elle ce que l'Écriture dit des Justes : *Son âme était agréable à Dieu, c'est pourquoi il l'a retirée promptement du milieu de l'iniquité, de peur qu'elle ne corrompît sa pureté.*(Sag 4,14) Car comme il est écrit en d'autres lieux : *Tout le monde est rempli de malice; les mauvais discours corrompent les bonnes moeurs; et celui qui touchera la poix, en fera souillé.*

Ces pensées pénétrèrent autrefois le coeur de David d'une crainte si vive, que dans l'appréhension que la longue durée de sa vie ne fût préjudiciable à son salut, il pria Dieu de lui révéler l'heure de sa mort. Et comme, le don de prophétie qu'il avait reçu, lui fit connaître que sa vie était prolongée, il en témoigna du déplaisir, et s'écria dans l'excès de sa douleur : *Hélas, que cet exil est long !* Il déclara en même temps le sujet de sa tristesse, et de sa crainte, en ajoutant : *Parce que je suis obligé de vivre parmi les tentes de Cedar,* (Ps 119) c'est-à-dire, dans les ténèbres de ce monde; car Cedar en hébreu signifie obscurité.

Ce même prince fit paraître mystérieusement cette vérité, par les larmes qu'il répandit d'une manière différente sur la mort de deux de ses enfants. Il pleura beaucoup celui qu'il aimait tendrement tandis qu'il vivait; mais il ne le pleura plus quand il le vit mort, persuadé que cet enfant étant mort dans l'innocence, avait passé de la vie mortelle, et misérable, dans une vie immortelle, et un état de paix. Mais il pleura amèrement la mort de son fils Absalon, quoiqu'il ait été son cruel persécuteur durant sa vie; parce que connaissant les rigueurs, et l'exactitude de la Justice de Dieu; il désespéra du salut, et de la résurrection bienheureuse de cet impie, qui était mort dans la résolution de commettre un parricide.

Néanmoins, comme je l'ai déjà dit, durant la maladie du premier enfant, ce père affligé ne cessa de répandre des larmes, ayant changé sa pourpre royale en des habits de deuil, il se revêtit d'un cilice; il couvrit sa tête de cendre; il jeûna, il pria; mais comme si la cause de sa tristesse avait fini avec la vie de cet enfant, il cessa de pleurer dès qu'il le vit mort. Ainsi, cet admirable père fut délivré de son affliction, aussitôt que l'âme de son fils fut séparée de son corps. Ce grand roi se déchargea en même temps de ses habits de deuil, et de la tristesse de son coeur; il se fit apporter à manger; il reprit la pourpre royale, et secouant la cendre qui couvrait sa tête; il la fit parfumer d'un baume très précieux. Toute sa Cour s'étonnant d'une conduite si extraordinaire, et ne pouvant concevoir comment un père si affligé de la maladie de son cher fils, fut sitôt consolé de la mort : «J'irai quelque jour où il est, leur dit-il, mais il ne reviendra jamais où je suis.»

Il me semble que ce grand roi, et ce grand prophète nous enseigne assez clairement par son exemple quels soins nous devons prendre des personnes qui nous sont proches; et que nous devons plutôt nous mettre en peine du chemin qu'il faut tenir pour les suivre, que de celui qu'ils ont déjà fait pour arriver avant nous dans la céleste patrie.

Il est vrai que c'est un sentiment de piété de s'affliger, quand on est séparé de personnes qui nous sont chères; mais aussi c'est une action sainte de s'en consoler par la foi, et par la confiance aux promesses de Dieu, et de dire à notre âme dans l'excès de sa tristesse : *Pourquoi vous affligez-vous, et d'où vient que vous troublez mon repos ? Celui qui dort maintenant, ne se réveillera-t-il pas un jour ?* (Ps 40,9 et 41,6) La joie qui vient d'une parfaite soumission aux ordres de Dieu, lui est beaucoup plus agréable qu'une longue tristesse, qui serait une espèce de plainte de sa divine conduite.

David ne nous apprend-t-il point par son exemple à ne pas vainement répandre des larmes pour ceux à qui elles seraient inutiles; car elles ne servent de rien à ceux qui sont morts, et elles nuisent à ceux qui demeurent en vie. Ce saint roi pleura sur son fils, lorsqu'il était encore vivant; mais il se réjouit quand il apprit sa mort. Il le pleura, dis-je, durant sa maladie, parce qu'il espérait

que Dieu se laissant fléchir à ses larmes, et à ses prières, rendrait la santé à ce cher enfant; mais il cessa de pleurer aussitôt qu'il le vit mort, pour faire connaître qu'il se soumettait avec joie aux ordres de la providence de Dieu, persuadé que sa divine volonté est toujours préférable à la nôtre.»

Acquittons-nous donc, mon très cher frère; des devoirs de piété envers les morts, sans toutefois contrevenir aux règles de la foi, et préférons à tous ces devoirs la joie que la foi nous inspire; sans néanmoins étouffer les sentiments de la piété. Je veux bien que la piété pleure quelque temps; mais il faut que la foi se réjouisse toujours. Nous pouvons raisonnablement regretter ceux qui nous ont précédés, mais nous ne devons pas désespérer de les rejoindre; car le Dieu que nous adorons, *est le Dieu des vivants, et non pas des morts*. (Mt 2,23) Et l'Apôtre parlant des morts, dit qu'*ils dorment en Jésus Christ* (cf. I Cor 15,18) pour nous faire connaître par ce terme de sommeil, que leur mort n'est que temporelle et qu'il est nécessaire que celui qui dort, se réveille un jour. Cela supposé, l'affection pour les personnes qui nous étaient chères, peut bien nous faire regretter la perte de leur compagnie, mais la foi doit nous consoler par l'espérance de leur résurrection.

Vous voyez donc, mon très cher frère, par ces divines paroles, et ces exemples des saints, que si vous avez raisonnablement pleuré quelque temps, pour satisfaire aux devoirs de la piété, vous devez maintenant essuyer vos larmes : Car il est écrit, *que chaque chose a son temps*. (Ec 3) Le temps de pleurer est passé, c'est maintenant la temps de se réjouir, parce que le Seigneur est proche, et que la même Ecriture qui nous permet de pleurer d'abord pour soulager notre douleur, prescrit en même temps des bornes à nos larmes, lorsqu'elle dit que *notre affliction ne doit pas durer plus d'un jour*.

Ô richesses infinies de la bonté de Dieu ! Que sa providence est admirable à notre égard ! puisque ne condamnant pas nos mouvements de tendresse, et d'affection, dans la connaissance qu'il a de nos faiblesses, il veut bien que nous donnions quelques larmes à notre vif ressentiment de perdre ceux qui nous étaient si chères, mais comme il est le souverain modérateur de tout excès, il défend de pleurer longtemps, et il renferme la permission, et la liberté de verser des larmes, dans les bornes d'un seul jour.

Il veut bien que nous pleurions quelque temps pour soulager notre peine, et pour donner à notre âme la liberté de respirer; mais il ne veut pas que nous nous laissions emporter à cet excès de douleur, dont la durée serait insupportable à nos faiblesses. Et pour nous adonner des marques encore plus éclatantes de sa bonté, il ajoute : *Consolez, vous promptement, afin d'éviter les suites fâcheuses de la tristesse, car elle conduit à la mort, et affaiblit la force et la vertu*. (Ec 38,18) Et l'Apôtre nous apprend qu'*il n'y a de tristesse salutaire, et avantageuse, que celle qui est selon Dieu*; (I Cor 7,10) parce que cette tristesse toute terrestre, et toute charnelle, qui vient de l'homme – c'est-à-dire, de l'infirmité, et de la faiblesse de notre humanité – donne la mort. Et quoique l'Ecriture sainte se serve de deux différents auteurs, pour nous apprendre cette vérité, c'est néanmoins par le même esprit et la même parole de Dieu, dont ces deux saints ont été les organes, qu'elle nous l'annonce. Et en effet la mort est une vraie extinction de la vertu; car si Jésus Christ, qui est la force, et la vertu de Dieu, est aussi notre vraie vie, il est certain que l'Ecriture a raison de dire que notre mort est avancée par cette douleur funeste, qui accable la force de l'âme, et que l'homme tout entier est *abîmé par l'excès de cette tristesse* (II Cor) comme dans un gouffre très profond.

Mais grâce à Dieu, je n'ai pas sujet de craindre pour vous un si grand malheur, connaissant, comme je fais, votre sagesse et votre vertu, qui sont si éclatantes, que bien loin de pouvoir jamais être obscurcies par les ténèbres de la tristesse, elles sont plutôt capables de les dissiper par la vivacité de leur éclat, et d'abîmer la mort même, en réprimant l'excès de cette pernicieuse douleur. Je ne vous dis point ces choses par flatterie, ni par un vain préjugé de votre vertu; la sainteté de votre vie justifie la vérité de mes paroles, et m'oblige à publier de vous ce que j'en connais par expérience. Commençons donc maintenant à en parler, et passons de la sainteté de vos larmes à la piété de vos bonnes oeuvres.

Vous avez parfaitement satisfait à tout ce que vous deviez au corps, et à l'âme de votre chère épouse, en arrosant l'un de vos larmes, et en soulageant l'autre par de grandes aumônes. Ainsi comme un homme éclairé de la vérité, et comme un enfant de lumière, vous avez pleuré ce que vous saviez qui était mort, et vous avez fait de bonnes oeuvres en faveur de ce qui était

vivant; vous avez donné des choses inutiles à ce qui n'était plus, et des vivantes, à ce qui vivra toujours.

Comme vous étiez extrêmement riche, et que vous considériez les pauvres, comme les protecteurs de nos âmes, sachant qu'il y en avait un grand nombre dans Rome, qui ne vivaient que d'aumône, vous les avez tous rassemblés dans le palais de l'apôtre saint Pierre. Je vous avoue que l'idée d'une action si louable et si sainte, me donne un extrême plaisir. Car il me semble que je vois cette prodigieuse troupe de pauvres, ces chers enfants de la Providence divine, autant, recommandables par leurs piété, que dignes de compassion par leurs misères, qui entrent en si grande foule dans le temple du glorieux apôtre saint Pierre, par cette porte magnifique, ornée d'or et d'azur, dont l'éclat brille de toutes parts; et que n'y ayant pas assez d'espace, ni dans cette vaste église, ni dans le parvis, ni sur les degrés, pour les contenir tous; ils se répandent dans la place du côté de la campagne.

Je me les représente tous ensuite rangés en ordre, pour manger, et se rassasier si pleinement des viandes qui leur sont servies; et il me semble voir un renouvellement de ce fameux miracle que Jésus Christ, le vrai pain, l'eau vive, et le poisson mystique, fit en faveur de ce grand nombre de peuple, qu'il rassasia dans le désert, en multipliant miraculeusement par sa bénédiction cinq pains, et deux petits poissons. Car il ne fit pas cette merveille, en produisant par la voie ordinaire de la nature des viandes pour la nourriture des hommes; mais en multipliant par, un effet extraordinaire de sa puissance, les aliments qui étaient déjà préparés; et pendant, que des mains visibles les distribuaient à cette troupe affamée, une main invisible, conduite par l'ordre de Dieu, leur donnait une merveilleuse fécondité. Ce grand miracle était, par la multiplication de ce pain, et de ces poissons, un préjugé que les gentils, qui n'avaient point encore goûté du pain de la foi en seraient un jour rassasiés, puisque Jésus Christ nourrissait spirituellement l'âme de ces peuples par l'infusion de sa grâce, et par la doctrine de son Evangile pendant que leur corps était nourri de cette viande miraculeuse.

Ce qu'il y avait de plus admirable en cette nourriture miraculeuse c'est que par un accroissement insensible, les viandes déjà mangées, en fournissaient toujours de prêtes à manger, et faisaient succéder de nouveaux morceaux à ceux qui étaient digérés : de sorte que ces viandes se multipliaient continuellement, ou dans leurs mains, ou dans leurs bouches; ils en ressentaient plutôt l'abondance qu'ils ne la voyaient et Dieu reproduisant sous leurs dents ce qu'ils avaient déjà mangé, et ils le remâchaient derechef avec le même plaisir qu'ils avaient goûté.

C'était pour imiter ce divin exemple, que vous avez fait asseoir à terre ce grand nombre de pauvres que vous aviez amassé; car nous lisons dans l'évangile que Jésus Christ commanda la même chose à cette foule de peuple, qui l'avait suivi dans le désert. Et il est aisé de croire qu'il était alors en vous, comme, il y est encore, puisque personne ne peut faire les œuvres de Jésus Christ, sans Jésus Christ. Comme c'est de sa libéralité que vous aviez reçu cette abondance de pain, ainsi que les apôtres reçurent de lui ceux qu'ils distribuèrent à la multitude qui l'avait suivi, vous les avez aussi distribués en son nom aux bouches affamées d'une infinité de pauvres; ils en ont tous mangé; ils en ont été rassasiés, et chacun d'eux a rempli son panier des morceaux qui étaient restés.

Mais pour vous, mon cher frère, vous avez recueilli ces précieux restes des viandes spirituelles que Dieu vous présentait en abondance, tirant des douze corbeilles de l'Evangile une foi vraiment apostolique, et des sept paniers, les sept dons du saint Esprit. Car Jésus Christ a fait un plus grand miracle dans le pain que vous vous êtes réservé, que dans ceux que vous avez donné aux pauvres; puisqu'il a changé ce pain terrestre que vous leur avez distribué, en des viandes célestes, qu'il vous a préparées, pour vous rassasier éternellement, et vous aurez droit un jour, étant revêtu de la robe nuptiale, de vous asseoir avec les anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, au festin que Jésus Christ prépare à ses élus; puisque vous avez bien voulu recevoir à votre table Jésus Christ, en la personne des pauvres, et que cet adorable Fils de l'Homme a trouvé en vous où pouvoir reposer sa tête.

Mais il est à propos de considérer avec encore plus d'attention, et de relever davantage l'excellence de cette grande charité, puisque ce n'est pas l'action d'un homme que nous louons mais c'est celle que Dieu a faite par le ministre d'un homme. Que ce sacré spectacle que vous avez donné de vos propres biens à Dieu, et à ses saints anges, leur a été agréable ! Quelle joie n'avez vous pas causée au prince des apôtres, lorsque vous avez rempli son Eglise de cette prodigieuse foule de pauvres, soit en long de la nef, qui s'étend au milieu, sous plus haut comble,

et dont l'éclat qu'elle reçoit du trône élevé de ce saint apôtre, frappe agréablement les yeux de ceux qui entrent dans ce temple, et réjouit saintement leurs coeurs ? Quel plaisir n'avait-il pas de voir que plusieurs de ces misérables se pressaient, pour trouver place dans les deux ailes de cette nef, sous de longues voûtes, couvertes du même comble; et que les autres ne pouvant trouver place dans l'église, se rangeaient en ordre, sous ce grand et magnifique vestibule ? L'on y voit un admirable bassin, orné d'un riche couronnement de bronze, qui fournit de l'eau pour laver la bouche, et les mains de ceux qui entrent. Il est soutenu par quatre colonnes, qui font l'ornement de cette fontaine, et qui n'ont été posées que pour être la figure mystérieuse d'une grande vérité; car il était juste que l'on vît à l'entrée de cette église une image sensible des merveilles spirituelles qui s'y font en faveur de ceux qui y vont prier Dieu.

En effet, ne pouvons-nous pas dire que ces quatre colonnes, et ce bassin plein d'eau, sont le symbole de ce qui se passe en nous, puisque la foi évangélique soutient elle seule sur quatre fondements très solides, tout l'édifice de notre corps spirituel. Comme c'est d'elle que découle la grâce, qui nous fait renaître, et qu'elle nous découvre les grandeurs de Jésus Christ, qui nous fait vivre, c'est aussi par elle qu'il se forme en nous une source de cette eau céleste, qui rejaillit jusques à la vie éternelle. C'est cette eau mystérieuse, qui se communiquant, aux quatre colonnes (c'est-à-dire, aux quatre âges de notre vie) arrose notre âme, et même y devient toute bouillante. Si toutefois nous pouvons dire, ou plutôt ressentir véritablement que notre coeur est brûlant durant le chemin de cette vie, et qu'il s'enflamme pendant que Jésus Christ marche avec nous.

Combien donc a été agréable à Dieu, aux anges de paix, et aux saints, et bienheureux esprits, le charmant spectacle de charité, que vous leur avez donné ! Premièrement par la gloire que vous avez procurée au prince des apôtres, en honorant la foi illustre, et sa bienheureuse mémoire par une dévotion si fervente, et si magnifique, car après avoir d'abord présenté à Dieu les sacrées hosties, et les pures et excellentes liqueurs, en mémoire de ce saint apôtre, vous vous êtes ensuite, par un excès de libéralité, présenté vous-même à Jésus Christ avec un coeur pur, et un esprit humilié, comme une agréable victime; et en rassasiant ce grand nombre de pauvres, qui lui donnaient mille bénédictions, vous lui avez immolé dans son tabernacle des hosties de joie, et offert un sacrifice de louange.

Qu'il y avait de plaisir de voir toute la ville de Rome en mouvement, dans un agréable tumulte, et dans une sainte confusion, lorsqu'en répandant, pour le dire ainsi, les entrailles de votre miséricorde sur ce grand nombre de pauvres, pour les rassasier, et les couvrir, vous donniez de la force et de la vigueur aux corps pâles et languissants des affamés; vous arrosiez les langues desséchées des altérés; vous couvriez les membres tremblants de ceux qui gelaient de froid, et vous ouvriez la bouche de tous ces misérables, pour bénir Dieu d'une commune voix.

Mais tandis que vous soulagiez les misères corporelles de ces malheureux, Dieu, pour récompenser vos bonnes oeuvres, les faisait retourner sur la meilleure partie de vous-même; il remplissait votre âme des bénédictions du ciel, aussi bien que celle de votre chère épouse; la main de Jésus Christ répondait sur elle tout ce que la vôtre donnait aux pauvres à son intention, la nourriture corporelle que vous leur distribuiez, se changeait en un instant dans une viande toute céleste dont elle était rassasiée; et au même moment que vos mains chargées d'argent, remplissaient avec plaisir celles de ces misérables, les anges les portaient dans le sein de Jésus Christ, qui les recevait avec joie pour vous les garder, et vous les rendre un jour au trentième.

Vous ne receviez pas seulement le prix de ces charitables largesses, vous aviez encore les bénédictions de ceux à qui vous les distribuiez, et les vœux, et les acclamations que ces pauvres poussaient d'une commune voix, pour bénir Dieu, contribuaient beaucoup à l'accroissement de votre sainteté; car la voix des pauvres se lève facilement jusqu'au trône de Dieu. Et comme il est dit dans l'Écriture, *leur prière pénètre les cieus.* (Ec 25,22)

Ô Rome, tu serais heureuse, et tu pourrais éviter l'effet de ces menaces terribles que Dieu fait contre toi dans l'Apocalypse, si tes sénateurs lui faisaient toujours de tels présents ! Ce serait alors que ta noblesse serait véritablement illustre; que les patriarches Abraham, Isaac, et Jacob, la reconnaîtraient digne de leur héritage paternel; que les prophètes, les apôtres, et les martyrs, c'est-à-dire tout le sénat du ciel, l'approuveraient avec éloge; et si la robe de tes magistrats était pure, et qu'elle ne fût pas souillée du sang immonde, Jésus Christ la couvrirait de ce manteau royal de lumière qu'il a promis, et il écrirait leurs noms dans son livre blanc, qui n'est autre que le livre de la vie éternelle, et bienheureuse. Tes richesses seraient alors des vraies richesses, si au lieu d'être employées à fomentier la fureur, et la cruauté de l'ancien dragon, elles étaient

employées à nourrir la souveraine Bonté dans les pauvres; si ce que l'on dépense à l'achat, et à la nourriture des bêtes cruelles, et à l'entretien des gladiateur, était distribué pour le salut; et si notre vie nous était plus chère, que notre mort et que notre perte.

Mais par un renversement effroyable de libéralité, et d'avarice, nous sommes avares pour nous, dans ce qui regarde, la gloire de Dieu; et nous sommes prodigues contre nous en faveur du démon. Nous nous imaginons de la perte où il y aurait du gain, et du gain où il y a véritablement de la perte; et nous avons peine à employer un peu de bien, pour acheter notre vie, tandis que nous sommes prodigues pour acquérir ce qui peut nous donner la mort.

Nous sérions encore heureux, si nous avions autant de soin de plaire, et autant de crainte de déplaire à Dieu, que nous en avons de plaire ou de déplaire aux hommes; si nous appréhendions autant de violer les commandements de Dieu, que nous craignons de nous attirer le mépris, et la raillerie du monde, et si nous avions autant d'ardeur pour mériter d'être loués de Dieu, que nous en avons pour obtenir l'applaudissement du commun des hommes.

Que vous êtes heureux de n'avoir point les mêmes sentiments, et de ne vous être point assis dans la chaire empestée de ceux, qui se raillent des choses saintes ! mais au contraire vous recevez des louanges dans le siège de l'Apôtre, et dans l'assemblée de l'Eglise, qui est le vrai théâtre de Jésus Christ, et ces louanges ne vous sont point données par le commun du peuple, ni par des cris confus, comme font ceux, qui sont les spectateurs des jeux publiques, mais par des gens de piété, qui poussent des voix de bénédiction, en présence de Dieu même, qui regarde avec plaisir ce beau spectacle.

C'est ainsi qu'en comblant l'Eglise de vos bienfaits, vous faites paraître que vous ne cherchez pas une gloire vaine, et terrestre : mais que vous ne désirez que des louanges solides, et éternelles. Vous n'employez pas vos richesses, pour avoir des gladiateurs, ni des bêtes sauvages, afin de donner de vains divertissements au peuple; mais vous les employez pour avoir ces vrais gladiateurs, qui vous aident à exterminer le prince des ténèbres, et à surmonter les vraies bêtes sauvages, c'est-à-dire toutes les puissances du démon, et à fouler aux pieds sans danger, les lions et les dragons.

Vous êtes heureux de ce que le nom de Dieu est béni par votre moyen, de ce que vous avez des enfants dans Sion, et des domestiques en Jérusalem, qui vous recevront dans les tabernacles éternels. Car vous n'aurez pas sujet de craindre de tomber dans le plus bas des enfers, et dans ces ténèbres extérieures, où le mauvais riche, étant justement tourmenté au milieu des flammes, priait le pauvre Lazare, qu'il avait tant méprisé durant sa vie, de lui rafraîchir la langue, seulement d'une goûte d'eau au bout de son doigt. Mais le père Abraham lui répondit justement : *Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens durant votre vie, et que Lazare n'y a eu que du mal; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation et dans la joie, et vous êtes dans les tourment.* (Luc 16,25)

Cette effroyable alternative de plaisir, et de peine, doit, à mon avis, causer beaucoup de crainte aux riches du siècle, puisque n'ayant des richesses que pour eux-mêmes, et pour fomenter leurs vices, ils ne s'occupent, ou qu'à amasser, et conserver des trésors cachez, sans en faire part aux pauvres, ou qui pour s'être engagés dans de folles dépenses, font maintenant réduits dans la pauvreté, et méritent d'être punis d'une indigence éternelle, parce que n'ayant pas eu soin d'eux-mêmes, ils ont dépensé dans un jour de débauche ce qui aurait pu servir à leur entretien durant leur vie. Ces sortes de riches n'auront jamais de part aux biens célestes des pauvres, parce qu'ils n'ont pas voulu leur faire part des biens, dont ils jouissaient sur la terre; et la langue sera la plus cruellement tourmentée en ceux, qui ont maintenant horreur des pauvres, qui se raillent de leurs souffrances; qui en ont un dégoût mortel; qui en font des plaisanteries criminelles, et qui laissent aux chiens le soin de lécher les plaies de leur prochain; car tous les hommes sont prochains les uns aux autres par les liens de la même nature humaine.

Ces impitoyables (je vous prie) ne méritent-ils pas plutôt d'être appelés chiens, et même pires que des chiens, puisque non seulement ils n'imitent pas ces animaux dans le soin de soulager les misères des hommes, qui sont leurs frères par le droit de la nature; et que bien loin de leur permettre de recueillir les miettes qui tombent de leur table, et dont ces misérables désirent avec ardeur de se remplir, ils leur ferment la porte de leurs maisons; et commandent à leurs valets de les en chasser, lors qu'ils y sont entrés. C'est ce qui me fait croire qu'encore que le mauvais riche, dont il est parlé dans l'Evangile, fut tourmenté dans toutes les parties de son corps par le feu de l'enfer, néanmoins il ne demande du rafraîchissement que pour sa langue, qui était sans doute

plus cruellement brûlée, parce qu'il avait souvent maltraité avec des paroles injurieuses le pauvre Lazare couché devant sa porte, et exposé misérablement aux chiens. C'est pourquoi la sainte Ecriture nous avertit ailleurs de mettre un frein à notre bouche; et la Sagesse divine nous apprend par Salomon, que *la vie, et la mort sont en la puissance de la langue;* (Pro 18,21) et le Sauveur nous dit lui-même : *Vous serez justifiés ou condamnés, par vos paroles.* (Mt 11,17)

Mais pour vous, mon très cher frère, vous n'avez pas sujet de craindre ce formidable supplice, ni d'appréhender ce lieu de tourments, puisque votre bouche ne s'ouvre que pour donner à Dieu des bénédictions, que vos richesses sont dans le sein des pauvres; que votre maison est la demeure de Jésus Christ, et que bien loin de souffrir que les pauvres gémissent devant votre porte, pendant que vous feriez bonne chère, vous les faites entrer dans votre logis, pour les faire manger avec vous, et même vous vous privez souvent de votre nourriture pour les rassasier. Comme vous n'employez tous vos foins qu'à devenir pauvre de péché, et riche de vertu, vous serez mis avec justice au nombre des bienheureux pauvres; à qui appartient le royaume des cieux, et de ces riches charitables, qui font de leurs biens, comme une forte place, où ils demeurent avec sûreté, parce que vous êtes riche par la plénitude de l'Esprit de Dieu, et pauvre par le dépouillement de votre esprit, et de l'amour propre. Ce sont ces sortes de riches que Dieu aime autant que les pauvres, dont il fait l'éloge dans la sainte Ecriture, et à qui il donne des titres de noblesse, qui ne périront jamais.

Car, je vous prie de considérer que l'Ecriture ne marque pas les noms de tous ceux dont elle représente les crimes, et les châtiments, parce que l'impiété de leur vie, et l'excès de leur avarice les ayant effacés du livre de vie, ils étaient sans doute indignes d'être nommés par la parole divine. Aussi Dieu parlant de ces impies par un prophète, dit : *Je me souviendrai point de prononcer leurs noms par mes livres,* (Ps 15,4) c'est-à-dire, par les paroles éternelles des deux Testaments; qui sont justement appelés les lèvres de la bouche divine, parce qu'ils conviennent, et s'accordent parfaitement l'un avec l'autre; qu'ils ne s'ouvrent que pour nous faire entendre la parole de Dieu, et que c'est avec ces lèvres sacrées qu'il nous donne le baiser de sa divine bouche.

La Justice divine n'a donc pas voulu que ces lèvres pures fussent souillées par les noms des pécheurs. C'est pour la même raison que l'on ne trouve point dans l'Ecriture le nom de cet autre riche, dont elle marque l'avarice, et la vanité, et auquel il fut dit au moment qu'il ne pensait qu'à faire de grands apprêts pour une vie qu'il allait finir. *Ô fou, et insensé que tu es ! On va cette nuit même te redemander ton âme; et pour qui fera tout ce que tu as amassé ?* (Luc 12,20) Il n'est point aussi fait mention dans l'Evangile du nom de ce riche, enseveli dans les enfers, dont nous avons déjà parlé; et nous pouvons dire que ce n'a point été par mégarde qu'il a été passé sous silence, puisque le nom du pauvre Lazare y est déclaré.

Il y est encore parlé d'un autre riche, qui se glorifiait d'avoir accompli tous les commandements de la Loi; mais qui par un trop grand attachement qu'il avait à ses richesses, rejeta les moyens que Jésus Christ lui présentait pour acquérir la perfection. L'Ecriture nous marque bien l'aveuglement de ce jeune homme; mais elle ne nous déclare point son nom. Elle dit seulement qu'il avait de grandes richesses; mais elle ajoute ensuite cette sentence terrible, qui aurait fermé l'entrée du royaume du ciel à tous les riches, si Dieu, qui est infiniment bon, n'en eût exempté par une faveur singulière de sa Toute-puissance, ceux qui seraient pauvres d'affection, et seraient enrichis par les prières des pauvres, à qui ils auront fait du bien.

Tous ces mauvais riches sont justement haïs de Dieu, et dans un éternel oubli, parce qu'ils ont préféré les choses périssables aux éternelles; qu'ils ont mieux aimé confier leurs biens à la terre, qu'à Dieu même; en amassant des trésors qui seront rongés de la rouille, ou enlevés par les voleurs; et qu'ils ont amassé des richesses, sans savoir pour qui; voulant bien ignorer celui à qui ils sont redevables. Car, comme dit l'Apôtre : *Qu'avez-vous, ô homme mortel que vous n'avez, reçu et l'ayant reçu, pourquoi vous glorifiez-vous, comme si on ne vous avait pas donné,* (I Cor 4,7) et pourquoi prenez-vous sujet de vous élever devant Dieu de ses propres dons ? Ne vous étonnez donc point, mon cher frère, que les noms de ces mauvais riches, ne soient point marqués dans l'évangile, puisqu'ils ne sont pas eux-mêmes écrits dans le livre de vie.

Mais afin que vous sachiez que ce ne sont pas les richesses, mais l'usage que l'on en fait, qui rend les hommes, ou justes, ou coupables devant Dieu, considérez que dans l'Ancien Testament, Abraham, Loth, et Job, sont devenus amis de Dieu au milieu de leurs richesses; et que dans l'Evangile où le nom de ce riche, qui est tourmenté dans l'enfer, pour avoir méprisé le

Lazare, n'est point déclaré, on y voit celui de Joseph d'Arimathie, qui a été bienheureux, parce qu'il a eu soin du pauvre; et de l'indigent, en rendant des devoirs de piété au sacré Corps de Jésus Christ; et n'ayant point appréhendé de le demander au même Juge qui l'avait condamné à la mort; afin qu'il le retirât de l'état ignominieux, où les Juifs l'avaient réduit; Oui, ce saint homme a paru véritablement riche dans la pieuse dépense qu'il a faite de précieux linges, et d'un sépulcre tout neuf, pour y ensevelir le Corps du Seigneur.

Votre nom sera fans doute écrit avec ceux de ces illustres, dans les livres divins; et vous aurez le même partage que ces bienheureux riches; puisque vous leur êtes semblable, et par les richesses, et par l'esprit dont vous les possédez; et que vous en usez. Car ils les possédaient, comme si elles n'étaient point à eux, et aucun d'eux ne considérait le bien qu'il avait comme s'il n'eût été que pour lui. Il ne regardait pas les autres hommes comme des étrangers, et qui n'eussent aucune alliance avec lui; mais il les considérait comme ses proches. C'est ainsi qu'en usaient autrefois ces fidèles de l'Eglise naissante, les chefs, et les princes de notre foi, *qui n'avoient qu'un coeur, et qu'une âme, et parmi lesquels toutes choses étaient communes.* (Ac 4,21)

Si vous voulez sérieusement réfléchir sur toutes ces vérités, vous connaîtrez que c'est une espèce de parricide que de mépriser les pauvres par notre propre discernement, puisque Dieu ne les a pas distingués de nous dans la naissance, et qu'il nous a tous formés de la même sorte. Eh effet, quel droit aurions-nous d'exclure de nos petits logis, ceux que Dieu a placés avec nous dans la grande maison du monde ? Avec quel front refuserions-nous une portion des biens temporels que nous possédons, à ceux qui sont (quand même nous ne le voudrions pas) de même nature, et de même naissance que nous, puisque nous sommes tous formés de la main de Dieu ? C'est pour avoir fidèlement rempli ces devoirs, qu'Abraham est devenu l'ami de Dieu; que Lot a évité l'incendie de Sodome, et que Job a glorieusement triomphé du démon.

Ouvrons donc charitablement nos maisons à nos frères, pour nous conformer à l'exemple de ces illustres patriarches, de crainte qu'en pensant refuser l'hospitalité à un homme, nous ne la refusions à un ange; car si nous recevons avec joie tous les étrangers qui passent, nous pourrions mériter d'avoir des anges pour nos hôtes. Le patriarche Abraham recevant ainsi tous les passants, reçût notre Seigneur Jésus Christ accompagné des anges; et il fut assez heureux de voir dans sa tente, où il exerçait l'hospitalité, ce jour désiré, que le Sauveur a déclaré depuis dans l'Evangile, devoir être entendu de sa personne.

L'outrage que les Sodomites firent à leurs hôtes, fut puni très sévèrement; et Lot mérita d'éviter leur punition, par le sentiment charitable qui lui fit préférer le droit d'hospitalité, à l'honneur de ses propres filles. Ce ne fut point par un mouvement d'impiété, ni par le peu d'estime qu'il eut de ses filles, qu'il voulut les exposer, puisqu'il fut récompensé de cette action; mais il crût qu'il devoir préférer le devoir de la charité à l'honneur de sa famille; et il considérait moins ses propres intérêts, que la crainte de Dieu, qui lui inspirait d'exercer l'hospitalité. Ainsi ce saint homme accomplissait dès lors ce haut degré de perfection que Jésus Christ nous a depuis marqué dans l'évangile par ces paroles : *Quiconque abandonnera pour moi ses frères, et ses soeurs, sa mère, ou ses fils, ou ses filles, en recevra le centuple, et aura la vie éternelle.* (Mt 19)

Ce fut la perfection de cet esprit, ou cet esprit de perfection qui sauva Lot du terrible embrasement des cinq villes, et qui lui fit mériter de recevoir de la bonté de Dieu, au lieu, d'une simple maison d'hospitalité, toute une ville pour sa demeure; parce que s'étant trouvé seul qui vécut chastement, et saintement dans une ville toute remplie d'incestueux et d'impies, il ne fit point de difficulté d'exposer la pudicité de ses filles, pour conserver, autant qu'il le pouvait, la chasteté de ses hôtes.

Le saint homme Job, cet argent du Seigneur tant de fois éprouvé par le feu de la tentation, déclare lui-même qu'il a été comme l'oeil des aveugles, et le pied des boiteux; et dans le fort de ce combat, où il endura tant, et de si rudes épreuves, il demande, et il reçoit presque en même temps la récompense de ses bonnes oeuvres. On lui enlève les richesses de son patrimoine, mais on ne lui enlève pas celles de son âme y et demeurant inébranlable dans le fonds de son coeur, il ne pêche pas même dans ses paroles. Il est à la vérité dépouillé de tous les biens, qui faisaient l'éclat de sa fortune; mais il était rempli de vertu, et armé de la patience; il était privé de ses enfants; mais il ne l'était pas des lumières du ciel ni des oeuvres de justice, qui lui étaient comme autant d'enfants spirituels, et qui lui faisaient dire : *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je retournerai nu dans la terre. Nous n'avons rien apporté en venant au monde, et nous ne pourrions,*

*aussi en rien emporter.* (Job 1,21) Mais comme il n'avait rien perdu de ses biens spirituels, il mérita par le triomphe de sa patience, de recevoir, au double les biens temporels. Il devint deux fois plus riche qu'il n'était auparavant, parce qu'il fut éprouvé, et comme affiné jusqu'au septième degré dans le feu de la tentation. Ainsi il mangea le fruit de son travail, et il reçût même durant cette vie une partie de la récompense, de ses bonnes oeuvres.

Vous aurez donc le bonheur (mon cher frère) d'avoir part à la gloire de ces bienheureux riches, puisque vous avez reconnu, comme eux, que vos richesses venaient de Dieu. Comme vous êtes libre de l'avarice, et esclave de la justice, vous ne vous occupez qu'à remplir les devoirs de la piété. C'est dans cet esprit que vous employez justement les richesses que l'Écriture nomme injustes; et vous êtes absolument le maître de votre argent, parce que vous estes soumis à Jésus Christ, qui tient en captivité ceux qui sont ses esclaves. Réjouissez-vous donc au Seigneur, de ce que ce n'a point été la chair, ni le sang, mais le Fils de Dieu, qui est sa sagesse, et sa vraie lumière, qui vous a inspiré cette prudente, et judicieuse conduite, et découvert l'utilité de cette science, qui vous apprend que Jésus Christ est nourri, vêtu et visité dans les pauvres, à qui l'on rend ce charitable secours. C'est ce que les saints patriarches ont reconnu, et ils feront, en considération de ces bonnes oeuvres, *délivrés de l'affliction du mauvais jour.* (Ps 42)

Je souhaite que le même Seigneur vous traite aussi favorablement que les saints, dont nous venons de parler; qu'il vous conserve, qu'il vous purifie de plus en plus; qu'il vous rende heureux sur la terre, qu'il vous soulage maintenant sur le lit de douleur, qu'il change vos pieux gémissements dans une sainte allégresse, qu'il déchire le sac de votre tristesse, et vous donne la joie du salut; et que vous remplissant de son esprit de force, il affermisce vos bras charitables, comme un arc d'airain dans l'exercice de vos oraisons, et de vos aumônes; qu'il donne à vos pieds la légèreté de ceux du cerf, afin que vous n'ayez pas moins de vitesse pour suivre Jésus Christ, que pour fuir le démon, et qu'en vous tenant ferme dans la vérité des deux Testaments comme sur deux pieds, vous demeuriez inébranlables dans la voie du Seigneur. Sa main toute-puissante conduira vos pas, et empêchera vos pieds de tomber; vos yeux cesseront de répandre des larmes, et vous deviendrez éternellement agréable à Dieu, avec votre sainte épouse dans la région des vivants.

Le Seigneur qui est fidèle dans ses paroles, vous récompensera selon votre foi; il n'oubliera jamais votre sacrifice, il agréera votre holocauste, il vous recevra vous-même comme une hostie vivante, immolée parmi les parfums; et lorsque ce divin débiteur, infiniment plus riche que ses créanciers, les assemblera, pour leur donner avec une grosse usure, ce qu'il en aura reçu, vous serez avantageusement récompensé de ce que vous lui aurez prêté. Ne croyez pas que ce jour de rétribution soit beaucoup éloigné, puisque nous voyons les campagnes couvertes de grains, et disposés à une prompte moisson.

Ainsi je crois qu'il est inutile d'employer un plus long discours, pour vous donner quelque consolation, puisque la réflexion que vous ferez sur les grandes richesses qui vous sont promises, et que vous recevrez bientôt, vous donnera plus de satisfaction dans l'attente de ces biens futurs, que vous n'en pourriez recevoir de mes paroles, ni de celles des autres. Car un esprit animé de la foi, ne ressent pas peu de joie, de goûter par avance dans une sérieuse méditation, les biens promis aux fidèles, et de se promener déjà par ses agréables pensées, dans la vaste, et délicieuse étendue du paradis.

Et en effet, si un laboureur a beaucoup de plaisir en considérant dans ses blés naissants l'espérance d'une abondante récolte, en attendant qu'il en reçoive les fruits dans la moisson y s'il souffre avec patience le changement, et la durée des saisons, dans la pensée, que ses désirs seront enfin satisfaits, et si ses yeux se repaissent avec joie, dans l'attente du profit qu'il s'assure de retirer de ce qu'il a semé; combien plus grande, et plus parfaite doit être notre satisfaction, si nous considérons qu'encore que nous soyons pécheurs, nous sommes néanmoins des serviteurs affectionnés, et fidèles; que le grain que nous avons en ordre de faire profiter, n'a point été semé dans une terre ingrate, mais dans le sein de Dieu qui est immuable; et que l'espérance du fruit que nous attendons est fondée sur la promesse de la vérité même.

Car le préjugé favorable que nous avons de l'avenir, n'est pas fondé sur les fictions des poètes, ni sur les rêveries des philosophes; mais nous en puisons la certitude dans la source même de la vérité. Car qui peut mieux connaître les décrets, et les décrets de Dieu, que Dieu même, qui les a formés ? Ainsi nous ne feindrons point des transmigrations d'âmes en d'autres corps, pour en faire des monstres après notre mort. Nous ne dirons point que les âmes renoncent

pour jamais à la réunion avec les corps qu'elles ont quittés, ni qu'elles périssent, comme ils le supposent, dès lors qu'elles en font séparées. Ces imaginations fabuleuses des poètes ne sont que pour ceux qui n'ont pas les prophètes de la vérité. C'est à ceux qui ne sont pas éclairés du témoignage de l'Apôtre, à se laisser aveugler par les vaines opinions des philosophes; et c'est à ceux-là à rechercher des consolations dans le désespoir, qui n'ont aucune espérance, et qui disent : *Le temps de notre vie se dissipe comme me ombre; il n'y a plus de retour pour nous après la mort; le terme de notre vie est marqué, et en mourant, nous périrons, de sorte qu'aucun de nous n'en reviendra jamais.* (Sag 2,5) Car ces misérables étant aveuglés par les ténèbres de leur infidélité, et de leur malice, ne peuvent pas dire, *qu'ils espèrent de voir les biens du Seigneur dans la lumière des vivants.* (Ps 26,13)

Mais pour nous autres, à qui la Vérité, qui est le Verbe de Dieu, et Dieu même, a promis par ses paroles la résurrection de la chair pour la vie éternelle, et qui a confirmé ses promesses par la résurrection; nous n'avons pas besoin de remèdes si faibles, et si impuissants, car le Fils de Dieu, *par qui toutes choses ont été faites, et sans qui rien n'a été fait,* (Jn 10) a déclaré lui-même qu'il *était la résurrection, et la vie; que quand celui qui croit en lui, serait mort, il vivrait; et que quiconque vit, croit en Lui, ne mourra jamais.* (Jn 11,25) Il n'a pas seulement déclaré cette grande vérité par ses paroles, mais il l'a même confirmé par son exemple, lorsqu'il a montré à ses disciple, la même nature humaine qu'il avait prise, en se chargeant de toutes nos dettes et que pour donner des preuves certaines que le corps qu'il leur montrait, était le même qu'il avait auparavant; il dit à saint Thomas : *Portez ici votre doigt, et voyez mes mains; approchez aussi votre main, et mettez-la dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais croyant.* (Jn 20,25)

Puis donc que nous avons des témoignages si évidents, des instructions si certaines, et des lumières si brillantes pour éclairer notre foi, pourrions-nous encore douter de la résurrection, après que nous pouvons dire l'avoir ouïe de la bouche, même du verbe de Dieu, savoir vue par les yeux des saints apôtres, et l'avoir touchée par leurs mains.

Comment, dis-je, pourrions-nous douter de cette vérité, nous qui sommes par Jésus Christ si étroitement attachés et pour parler ainsi, insérés, et entés en Dieu, qui a bien voulu nous donner sur la terre, comme pour gage de sa parole divine, le saint Esprit que nous avons reçu; et nous laisser pour assurance de sa promesse, la chair même de Jésus Christ. Car c'est cette chair divine qui servant de milieu, et occupant ce grand espace, qui sépare les choses mortelles, et périssables de celles qui sont célestes, et divines, est comme un pont favorable, qui les joint les unes aux autres, et qui fait une union si étroite entre les choses du ciel, et de la terre, qu'un jour la vertu divine pénétrera, et purifiera en nous tout ce qu'il y a de sujet à la corruption. L'immortalité y consumera tout ce qu'il y a de mortel, et la vraie vie, qui nous vient de Jésus Christ, et qui est victorieuse par Jésus Christ, achèvera d'anéantir la mort même, après en avoir glorieusement triomphé. Que si notre peu de mérite nous fait douter de pouvoir un jour obtenir ce bonheur, nous ne pouvons du moins pas douter qu'il ne soit véritable.

Faisons donc ce que Jésus Christ a ordonné, afin d'acquérir ce qu'il a promis. Il ne nous a pas refusé sa vérité, ne lui refusons pas notre foi. C'est pour tous qu'il est la vie; c'est pour tous qu'il est la voie, c'est pour tous qu'il est la porte : et bien loin d'exclure quelqu'un de son royaume, il permet au contraire que l'on se de violence pour y entrer.

Empressons-vous donc d'avancer vers le lieu où vous courez, pour acquérir celui qui vous a déjà acquis. Efforcez-vous de passer par la porte étroite, pour entrer dans la possession de la gloire éternelle. Votre épouse vous est déjà un précieux gage auprès de Jésus Christ, et elle vous y donne une puissante protection; elle vous prépare dans le ciel autant de bénédictions, que vous lui avez envoyé d'ici de richesses, et de trésors; non pas en honorant sa mémoire par des larmes inutiles à son repos; mais en lui faisant part avec tant de profusion de ces dons pleins de vie, dont elle jouit avec plaisir.

Ainsi elle possède maintenant le fruit de vos bonnes oeuvres, qui ne sont encore pour vous qu'une semence du fruit que vous en attendez. Elle est maintenant honorée de l'éclat de vos mérites; elle se repaît délicieusement de tout le pain que vous avez donné aux pauvres; elle est enrichie du bien que vous avez fait aux nécessiteux; et comme parle l'Écriture, *elle est revêtue d'une robe d'or, couverte d'une riche broderie, mêlée de diverses couleurs, et toute éclatante de lumière.* (Ps 44) Elle n'a pas besoin comme le mauvais riche, du doigt d'une main étrangère pour lui donner du rafraîchissement, puisqu'elle est toute remplie des bonnes oeuvres de votre main droite, qui sont comme une rosée qui découle de ses doigts.

La dot qu'elle a reçu de vous, lorsque vous l'avez épousée, vaut beaucoup moins que ce que vous lui avez donné après sa mort. Quelque magnifique, qu'ait été le présent que vous lui fîtes alors, elle ne s'en est servi que pour son vêtement; mais comme elle est maintenant dans un usage parfait de tous ses sens, elle goûte avec plaisir tout le bien que vous lui faites. Celui est un grand bonheur d'avoir tant de puissantes intercessions auprès de Jésus Christ. Elle voit avec joie sa tête ornée d'une couronne, qui n'est point tissée de fleurs étrangères, mais qui est chargée de mille précieuses perles, et toute brillante de la lumière qui lui vient de sa famille. Cette âme était véritablement précieuse devant le Seigneur, puisqu'elle tirait son prix de trois riches perles, qui lui touchaient de si près; car elle était l'épouse de la foi, la soeur de la virginité, et la fille de la perfection; puis qu'elle avait illustre Paule pour mère, Eustochium pour soeur, et Pammaque pour mari.